

L'HOMME

L'Homme

Revue française d'anthropologie

223-224 | 2017

De la responsabilité

Pour une anthropologie générale

Crise et renouveau du partenariat scientifique et institutionnel de l'anthropologie biologique, l'anthropologie sociale et la préhistoire

Jean-Pierre Bocquet-Appel, Bernard Formoso et Charles Stépanoff



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/30699>

DOI : 10.4000/lhomme.30699

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 novembre 2017

Pagination : 221-246

ISBN : 978-2-7132-2690-8

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Jean-Pierre Bocquet-Appel, Bernard Formoso et Charles Stépanoff, « Pour une anthropologie générale », *L'Homme* [En ligne], 223-224 | 2017, mis en ligne le 01 novembre 2017, consulté le 06 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/30699> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lhomme.30699>

Pour une anthropologie générale

Crise et renouveau du partenariat scientifique et institutionnel de l'anthropologie biologique, l'anthropologie sociale et la préhistoire

Jean-Pierre Bocquet-Appel, Bernard Formoso & Charles Stépanoff

L'ASSOCIATION DE l'anthropologie biologique, de l'anthropologie sociale-ethnologie et de la préhistoire, sous la forme de pôles de recherche et d'enseignement conjoints ou d'instances d'évaluation partagées, a-t-elle toujours un sens en ce début de XXI^e siècle, compte tenu des nouveaux objets que tendent à construire les chercheurs se revendiquant de ces champs scientifiques? Si la réponse demeure positive, autour de quels objectifs et projets communs peuvent-ils se réunir? Si la réponse est négative, alors une dissociation ne devrait-elle pas être envisagée dans les rares instances où ces disciplines cohabitent encore? Notre questionnement se situe dans le cadre académique français et sera mis en perspective avec les situations disciplinaires correspondantes en Grande-Bretagne et aux États-Unis.

Une telle interrogation s'impose d'autant plus en France, où les spécialistes des trois champs de recherche publient de longue date l'essentiel de leurs travaux dans des revues ou des collections monodisciplinaires, et se regroupent dans des associations professionnelles distinctes¹. En amont,

1. Après avoir géré ensemble les recrutements et les carrières des chercheurs du Centre national de la recherche scientifique pendant plus de quarante ans (de 1948 à 1992 précisément), les représentants des trois disciplines siègent depuis le début des années 1990 dans des sections autonomes de cet organisme (31, 32 et 38), de surcroît réparties, depuis 2008, entre deux instituts nationaux distincts dont les partenariats sont limités: celui d'*écologie et environnement* (INEE), pour l'anthropologie biologique et une partie des sciences préhistoriques (et même protohistoriques), et celui des *sciences humaines et sociales* (INSHS), pour une autre partie des sciences préhistoriques et l'anthropologie sociale-ethnologie.

Une première version de ce document fut présentée lors du bilan de fin de mandature (2011-2015) des membres élus et nommés de la section 20 du Centre national des universités – dont faisaient partie les co-auteurs de l'article. Elle a profité des contributions de Michel de Fornel et de Jean-Philippe Brugal, ainsi que de la discussion à laquelle ont pris part: Catherine Alès, Alain Bertho, Sylvie Beyries, Patrick Deshayes, Anna Degioanni, Sophie Lalignant et Agnès Martial. Pour autant, les opinions exprimées dans le présent texte n'engagent que ses auteurs.

les cursus universitaires contribuent largement à cette disjonction. Enfin, bien que les trois disciplines restent rassemblées au sein de l'instance d'évaluation que représente la 20^e section du Conseil national des universités (CNU), intitulée « Ethnologie, préhistoire, anthropologie biologique », leurs représentants élus ou nommés se sont collectivement posé la question, en 2015 au moment du bilan de leur mandature, du bien-fondé de leur association.

Cet article n'est pas destiné à réévaluer les interpénétrations des concepts des sciences biologiques et humaines, ni même leurs éventuels liens avec les sphères idéologique et politique, une telle thématique ayant été largement traitée par Marshall Sahlins (1976), Susan McKinnon (2005) et Daniel Andler (2009). Ce que nous aborderons dans les pages qui suivent concerne les objectifs scientifiques convergents ou complémentaires de ces trois disciplines, les facteurs qui ont pu contribuer à leur éloignement progressif et, enfin, les possibles pistes à explorer pour renouer leurs liens dans le cadre d'un projet d'*anthropologie générale*².

Des objets communs ou complémentaires

Le regroupement de l'anthropologie biologique, de l'anthropologie sociale-ethnologie et de la préhistoire dans les mêmes instances de pilotage et d'évaluation de la recherche est ancien et commun aux grands centres académiques occidentaux. Que l'on pense à l'*American Anthropological Association* qui, depuis sa création en 1902, réunit des ethnologues, linguistes, préhistoriens, archéologues et anthropologues biologistes, ou encore au *Royal Anthropological Institute of Great Britain and Ireland*, fondé en 1871, qui lui aussi rassemble des spécialistes de tous ces domaines. Ce regroupement reflète sur le plan institutionnel les deux versants, biologiques et culturels, de l'histoire de l'évolution des hommes.

Rappelons ici que, pour le versant biologique, une différenciation humaine apparaît en Afrique de l'Est, à côté des grands singes fossiles pliocènes. Elle se poursuit par une succession de remplacements de différentes métapopulations (ensembles de populations), au cours de la colonisation globale de la planète par les hommes, et se termine avec la structuration biologique actuelle. Pour le versant culturel, l'évolution se manifeste par une production de plus en plus diversifiée d'outillages liés aux techniques de chasse (sur des supports en pierre, corne et os), ainsi que par la multiplication d'interactions sociales et représentations, incluant la production d'images et d'instruments

2. La linguistique aurait dû être intégrée à cette réflexion, tant elle a contribué au développement des sciences de l'homme. Cependant, elle a toujours relevé d'instances spécifiques au CNRS et au CNU. La prendre en compte ici nous aurait aussi conduits à de trop longs développements.

de musique. Il est même vraisemblable que la différence anatomique qui sépare radicalement les australopithèques des *Homo erectus* (notamment la cage thoracique en forme de cône analogue aux grands singes chez les premiers, de baril similaire aux hommes modernes chez les seconds) soit de nature bioculturelle et à mettre en lien avec la domestication du feu, dans la mesure où la cuisson des aliments eut un impact sur la réduction du système digestif et de la dentition (Wrangham 2009). Ces données sont révélées par les fouilles archéologiques, qui recoupent aussi les ethnographies des populations de chasseurs-collecteurs. Depuis *Homo erectus*, l'évolution de la cognition et de l'architecture du cerveau paraît ne plus être soumise seulement à une pression sélective « naturelle », mais également aux facteurs sélectifs propres à la « niche culturelle » née de l'invention des modes de communications riches ayant mené à l'émergence du langage (Richerson & Boyd 2005 ; Dor 2015). On voit avec ces exemples que des innovations et des choix socioculturels peuvent avoir un impact majeur sur la biologie de l'espèce humaine. La proximité scientifique de nos trois disciplines tient précisément à cette dynamique bioculturelle intrinsèque de l'évolution humaine.

Par leurs projets et démarches, l'anthropologie biologique, l'anthropologie sociale-ethnologie et la préhistoire sont trois sciences de l'homme complémentaires. En effet, les anthropologues sociaux français prennent pour postulat de départ l'existence d'invariants sociaux qui s'appliqueraient à tous les hommes au travers de multiples formes de manifestations culturelles : par exemple, la triple obligation dont procède le don, le tabou de l'inceste, la reconnaissance des liens de filiation et d'alliance comme base de l'organisation sociale, l'aptitude à la symbolisation, les logiques d'exclusion telles que définies par Norbert Elias, ou encore la valence différentielle des sexes mise au jour par Françoise Héritier. De leur côté, si les anthropologues biologistes ne partent pas de règles sociales pour déterminer ce qu'est une population d'humains mais des similarités biologiques (anatomiques, génétiques, physiologiques) partagées avec les différentes espèces de primates, parmi lesquelles les six (ou peut-être sept) espèces de grands singes sans queue, ils n'en interrogent pas moins, ou prennent éventuellement en compte, la présence de régularités sociales fondamentales s'observant également chez les grands singes : comme le don, l'évitement de l'inceste ou la reconnaissance des liens de filiation dans la formation d'alliances.

L'un des questionnements de la préhistoire est justement de découvrir quand et comment de telles régularités ont pu émerger dans le passé et en quoi, en fonction de leur degré d'élaboration, elles peuvent servir d'indicateurs pour retracer et comprendre le long processus évolutif qui relie les grands singes fossiles à l'espèce *Homo sapiens sapiens* et aboutit à notre

condition particulière dans le règne animal³. D'un point de vue comparatif, les éclairages qu'apporte l'anthropologie préhistorique en ces domaines sont utiles aux anthropologues sociaux pour interpréter les éléments de continuité et de rupture dans les formes d'organisation qu'ils étudient.

Insistons également sur les complémentarités des échelles temporelles prises en compte par les trois disciplines. Les anthropologues biologistes peuvent travailler à n'importe quelle échelle chronologique, allant d'ultra courte (par exemple, en heures), à longue (en siècles/millénaires) et très longue (en millions d'années). Les préhistoriens font porter leurs analyses sur les mêmes échelles de temps longues et très longues que les précédents, tandis que les anthropologues sociaux-ethnologues œuvrent sur les temporalités plus courtes des sociétés contemporaines. Outre cette complémentarité des échelles temporelles, dans la matière même de leurs recherches, les intersections entre les problématiques des trois disciplines sont nombreuses et leurs découvertes devraient en toute logique s'enrichir mutuellement.

Dès ses premières expressions, le projet anthropologique s'est distingué par une volonté de réunir l'étude du corps et celle de l'esprit humain. L'éphémère mais mémorable « Société des observateurs de l'homme », au sein de laquelle des naturalistes, des philosophes et des médecins se sont rassemblés au lendemain de la Révolution française pour fonder une « anthropologie comparée », se donnait pour programme d'« observer l'homme sous ses différents rapports physiques, intellectuels et moraux » (selon les termes de Louis-François Jauffret en 1801, cité in Copans & Jamin 1994: 54), car le corps, l'esprit et les mœurs devaient être étudiés conjointement dans cette « science de l'homme ». Il est frappant de constater que c'est cette même triade que l'on retrouve, sous d'autres vocables, dans la définition de l'anthropologie donnée par Marcel Mauss en 1924: « l'anthropologie, c'est-à-dire le total des sciences qui considèrent l'homme comme être vivant, conscient et sociable » (Mauss 1950 [1924]: 285). L'étude de l'« homme total » de Mauss implique l'alliance d'une biologie, d'une psychologie et d'une sociologie. On ne souligne pas suffisamment qu'en cela l'anthropologie maussienne se distingue radicalement du projet durkheimien, qui consistait à *séparer* les études sociales des études biologiques et psychologiques. De ce point de vue, plutôt que comme un acte fondateur de l'anthropologie (Weber 2015), la séparation durkheimienne apparaît comme un renoncement aux vastes ambitions du projet anthropologique.

3. Rappelons que la production culturelle concerne tout ce qui est transmissible d'une façon non génétique et résulte donc d'une activité collective porteuse d'acquis par le biais de la socialisation. Elle touche pratiquement toutes les espèces, des insectes aux mammifères. La production culturelle n'est pas une spécificité des hommes, même si celle des humains, par son haut degré d'élaboration symbolique et institutionnelle, est sans équivalent dans le règne du vivant.

Le caractère fédérateur et hybride de ce projet anthropologique s'est longtemps manifesté dans un enseignement pluridisciplinaire qui facilitait la coopération entre anthropologues biologistes, ethnologues et préhistoriens partageant des techniques et des concepts communs. Durant l'entre-deux-guerres, la formation dispensée par l'Institut d'ethnologie de l'Université de Paris est résolument généraliste, incluant notamment des cours d'« ethnographie descriptive » par Marcel Mauss, de « linguistique descriptive » par Marcel Cohen, d'« anthropologie » (entendue à l'époque comme anthropologie physique) par Paul Rivet et de « préhistoire exotique » par l'abbé Henri Breuil (Jolly 2001 : 151 ; Conklin 2015 : 140-141).

Au cours des deux décennies qui suivirent la Seconde Guerre mondiale, André Leroi-Gourhan, qui était à la fois ethnologue, préhistorien et versé en paléontologie, va beaucoup contribuer au renforcement des liens entre les trois disciplines. Nommé en 1946 sous-directeur du Musée de l'Homme, il y crée, l'année suivante, le Centre de formation à la recherche ethnologique (CFRE), qui fut, jusqu'en 1962, la seule structure en France de formation à la pratique du terrain ethnologique, tout en intégrant des cours d'anthropologie physique, de préhistoire, de technologie, de sociologie, ainsi que des exercices de transcription phonétique⁴. La bibliothèque du Musée de l'Homme, dont le riche fonds couvrait l'ensemble des sciences de l'homme, offrait une formidable agora documentaire à cette pluridisciplinarité. En 1956, André Leroi-Gourhan succède à Marcel Griaule à la Sorbonne et renomme la chaire d'ethnologie générale qu'occupait son prédécesseur en « ethnologie préhistorique », introduisant ainsi cet axe de recherche transdisciplinaire en France (Audouze 2003). C'est enfin en partie sous son influence que la structuration interne du comité de spécialité du CNRS des années 1960 reproduisit fidèlement celle du Musée de l'Homme.

Concurrençant le CFRE, la 6^e section de l'École pratique des hautes études (EPHE), « Sciences économiques et sociales », ouvre en 1962, sous l'impulsion de Claude Lévi-Strauss, un centre d'« initiation à la recherche en anthropologie sociale », devenu par la suite Formation à la recherche anthropologique (FRA), dans lequel enseignaient des chercheurs du Laboratoire d'anthropologie sociale, que Lévi-Strauss venait de créer en 1960. Alors que la formation de Leroi-Gourhan, d'orientation technique, constituait, selon les souvenirs de Philippe Descola, un « prolongement de l'archéologie », celle de l'école de Lévi-Strauss se distinguait par une « perspective sociologique au sens large, en s'intéressant au premier chef à l'organisation sociale et à ses dimensions symboliques » (Descola &

4. Pour une bonne description des objectifs, enseignements et stages organisés par le CFRE, jusqu'à la cessation de ses activités en 1969, cf. Jacques Gutwirth (2001).

Charbonnier 2014 : 32). Comme le note Frédéric Joulian (2015 : 93), Lévi-Strauss et Leroi-Gourhan enracinaient leur anthropologie dans des fondements matériels, psychologiques et biologiques. Mais, tandis que le premier faisait appel à un substrat psychique propre à l'espèce *Homo sapiens sapiens*, le second situait ce substrat « du côté de la motricité et de la physiologie, du côté des rythmes évolutifs lents ; [...] dans le temps et par-delà l'espèce » (*Ibid.*). Cela étant, on aurait tort d'imaginer que la FRA constituait un enseignement purement théorique : les étudiants y acquerraient des compétences techniques en matière de description linguistique, d'étude de la parenté et des systèmes économiques. On y apprenait ainsi à mesurer des jardins à la planchette et à calculer des budgets de famille (Descola & Charbonnier 2014 : 31). Les enquêtes de terrain didactiques de la FRA consistaient en une étude de la démographie, de la morphologie spatiale, de la production et des généalogies d'une communauté rurale à l'aide de rapports, plans et croquis (Dreyfus-Gamelon & Zonabend 1972).

La rupture

À partir des années 1970, les liens entre les trois disciplines vont se distendre rapidement sous l'effet de plusieurs facteurs concomitants, qui mèneront progressivement à leur relâchement. Tout d'abord, la disparition, en 1969, du programme d'enseignement généraliste du CFRE répondant aux aspirations interdisciplinaires du Musée de l'Homme a naturellement contribué au déclin rapide d'une culture commune aux ethnologues, préhistoriens et anthropologues biologistes⁵. Le nouveau style de formation à l'ethnologie mis sur pied à la 6^e section de l'EPHE s'inscrivait dans un cadre institutionnel dont la définition même affirmait une séparation des sciences sociales du reste des sciences. L'autonomie prise par la 6^e section, devenue, en 1975, l'École des hautes études en sciences sociales, consacra de façon spectaculaire le divorce entre l'étude des dimensions sociales et celle des dimensions biologiques de l'humain.

Par un renversement très significatif, alors que la notion d'« anthropologie » désignait jusque dans les années 1960 l'histoire naturelle de l'homme, elle est employée désormais pour se référer à l'étude de la vie sociale des hommes. Cette redéfinition ambitieuse de l'ethnologie, confortée par la création du Laboratoire d'anthropologie sociale en 1960, connut un succès si complet qu'aujourd'hui les ethnologues français se définissent volontiers comme « anthropologues » tout court et que, pour beaucoup,

5. Du reste, dès le début des années 1960, l'enseignement du CFRE s'était spécialisé en ethnologie, la préhistoire, l'anthropologie biologique et la linguistique s'éclipsant dans le programme (Gutwirth 2001 : 29).

il n'est d'anthropologie que l'anthropologie sociale. Or, cette évolution est fort paradoxale. À l'époque même où le terme « ethnologie » était remplacé par « anthropologie » dans les intitulés des enseignements, suggérant un ambitieux élargissement disciplinaire de la formation, le contenu de l'enseignement allait au contraire en se spécialisant, avec un abandon de la préhistoire et de l'anthropologie biologique, pour ne maintenir que la discipline ethnologique.

Cette longue mutation doit certainement beaucoup au fait que l'enseignement dominant actuel de l'ethnologie a pris forme dans le moule cloisonné de la division des savoirs propre à l'École pratique des hautes études, avec ses sections profondément séparées et quelquefois rivales. L'anthropologie biologique française s'est constituée dans les années 1860, au sein de la 3^e section « Sciences naturelles et physiologie » hébergeant le Laboratoire d'anthropologie de Paul Broca (Ferembach 1980). De son côté, l'anthropologie sociale française trouve ses prémices au début du xx^e siècle, dans l'accent mis par l'école maussienne sur l'analyse des faits sociaux et la recherche d'invariants, puis se formalise plus tard, au sein de la 6^e section « Sciences économiques et sociales » en lien avec le Laboratoire d'anthropologie sociale de Claude Lévi-Strauss. Entre ces deux anthropologies, promues au sein de la même école, il appartenait à la cadette d'affirmer sa légitimité en faisant reconnaître la spécificité de ses méthodes et de ses objets. Dans cette histoire institutionnelle, se matérialise avec limpidité le développement d'un dualisme où nature et société sont pensées comme deux univers distincts, qui ont chacun leurs sciences, leurs sections, leurs instituts – et leur anthropologie particulière.

Aujourd'hui, il n'existe plus en France de formation généraliste intégrant à l'ethnologie la préhistoire et l'anthropologie biologique, comme ce fut le cas à l'Institut d'ethnologie, puis au Centre de formation à la recherche ethnologique : sur les huit licences mention Sciences de l'homme, ethnologie, anthropologie proposées en France en 2015-2016⁶, une seule – celle de l'université Paris-Nanterre – conjoint des enseignements d'ethnologie et de préhistoire⁷, et aucun établissement d'enseignement supérieur français ne dispense de formation associant anthropologie biologique et anthropologie sociale dans un même cursus. Ainsi, en France, plus personne n'est censé étudier l'homme à la fois dans sa dimension corporelle et dans sa dimension

6. Ces huit licences sont délivrées dans les universités Lumière-Lyon 2, Nice-Sophia Antipolis, Aix-Marseille, Toulouse-Jean Jaurès, Paris-Nanterre, Bordeaux, Paul Valéry-Montpellier 3 et de Bretagne-Occidentale.

7. Encore faut-il préciser que le département dispensant cette formation a partiellement reproduit, lors de sa création en 1965, le cursus de l'Université de Chicago que son fondateur, Éric de Dampierre, avait suivi entre 1950 et 1952.

sociale, ni dans les interactions entre ces deux niveaux. Il est vrai que l'orientation du contenu des enseignements a pu rendre les combinaisons plus difficiles qu'auparavant : alors que l'apprentissage de la préhistoire et de l'anthropologie biologique exige des compétences toujours plus techniques mobilisant, par exemple, la physique, la géochimie, la morphométrie géométrique et la génétique, l'enseignement de l'ethnologie paraît plus théorique, privilégiant l'apprentissage d'une série de doctrines d'auteurs de références qui constituent difficilement ensemble un savoir disciplinaire.

Et pourtant, l'évolution des disciplines n'a pas mené partout à un divorce comme en France. La différence est frappante avec la situation des États-Unis, où 78 % des cent-douze départements d'anthropologie répertoriés dans les universités américaines proposent un enseignement conjoint d'anthropologie biologique et d'anthropologie culturelle ; 39 % y ajoutant une formation en archéologie [Tableau 1].

Regroupement des enseignements des 4 disciplines anthropologiques							
	1-2	1-2-3	1-2-3-4	2-3-4	1-4	2-4	1-2-4
%	77,7	35,7	35,7	2,6	0,9	5,3	39,3

Tableau 1 – Pourcentage des regroupements d'enseignements des disciplines anthropologiques dans 112 départements d'anthropologie d'universités des États-Unis (supérieurs au niveau baccalauréat : *under-graduate* et *graduate*)
[Source : <http://www.anthropology-resources.net/Texts/academ.html>]

Chacune des quatre disciplines anthropologiques est désignée par un chiffre : l'anthropologie physique/biologique (1), l'anthropologie culturelle (2), l'anthropologie linguistique (3) et l'archéologie (4). En ligne, les chiffres accolés représentent le regroupement des disciplines correspondantes :

- 1-2 : anthropologie physique/biologique et anthropologie culturelle ;
 - 1-2-3 : anthropologie physique/biologique, anthropologie culturelle et anthropologie linguistique ;
 - 1-2-3-4 : anthropologie physique/biologique, anthropologie culturelle, anthropologie linguistique et archéologie ;
 - 2-3-4 : anthropologie culturelle, anthropologie linguistique et archéologie ;
 - 1-4 : anthropologie physique/biologique et archéologie ;
 - 2-4 : anthropologie culturelle et archéologie ;
 - 1-2-4 : anthropologie physique/biologique, anthropologie culturelle et archéologie.
- Les regroupements qui n'apparaissent pas ont des effectifs nuls.

En France, parmi les autres facteurs d'éloignement entre ethnologie, anthropologie biologique et préhistoire, il faut aussi mentionner l'augmentation des effectifs et du nombre des laboratoires, amorcée en 1966 lorsque le CNRS engage sa politique d'unités de recherche associées avec les universités. Cette évolution démographique alla de pair avec la multiplication des sous-champs de recherche et des domaines de spécialité au sein

des trois disciplines, faisant perdre à une majorité de leurs praticiens le sens et l'ambition d'un horizon anthropologique commun. Emblématique de ce divorce, la section du CNRS « Anthropologie, préhistoire, ethnologie » éclate en 1992, les ethnologues se réunissant désormais dans une section distincte (section 38) de celles qui regroupent les préhistoriens, les anthropologues biologistes et les biogéographes (sections 31 et 32).

Certes, en France, le Muséum national d'histoire naturelle (MNHN) demeure l'un des lieux où se sont poursuivies des méthodes et des formes de coopération associant sciences sociales et sciences de la vie. Cependant, dans le contexte intellectuel des années 1980-1990, où tracer des frontières entre disciplines et instituts paraissait constituer un objectif majeur, les efforts d'interdisciplinarité, représentés notamment par le Laboratoire d'ethnobotanique et ethnozoologie du Muséum, ont été marginalisés (Demeulenaere 2017 : 54). Si l'Unité mixte de recherche « Éco-anthropologie et ethnobiologie » (UMR 7206), fondée en 2002 et dirigée depuis par Serge Bahuchet, propose au sein du MNHN des programmes innovants et reconnus internationalement, qui associent sciences sociales, génétique et écologie, elle regroupe toutefois des représentants de douze disciplines distinctes et reflète bien la balkanisation des champs du savoir notée précédemment. Pour les experts de l'AERES⁸ chargés d'évaluer cette unité (en 2008 et 2013), cela traduit un éclatement des thématiques et un manque de lisibilité du projet d'ensemble. Depuis les années 1990, il existe aussi des Maisons des sciences de l'homme qui regroupent des ethnologues et des préhistoriens. Néanmoins, cette cohabitation aboutit rarement à des partenariats scientifiques ; elle prend le plus souvent la forme de colloques réunissant des préhistoriens, environnementalistes et ethnologues, dont chacun présente les résultats de travaux qu'il a conduits dans un cadre strictement disciplinaire, à l'image de ceux que la Maison archéologie & ethnologie René-Ginouvès organise annuellement depuis 2004. En l'état actuel, l'ethno-archéologie, dont Alain Gallay (2011) a renouvelé les bases théoriques et qui interprète les matériaux archéologiques sur la base des modèles comportementaux dégagés par l'étude des sociétés vivantes, semble peu mobiliser les ethnologues.

Si des changements du même ordre se sont produits ailleurs dans le monde, le relâchement des liens interdisciplinaires fut amplifié en France par des orientations épistémologiques que nous détaillerons dans la section suivante. Mais nous pouvons déjà en mesurer l'impact, sur le plan éditorial, dans le peu de place que *L'Homme*, principale revue française d'anthropologie,

8. L'Agence d'évaluation de la recherche et de l'enseignement supérieur (AERES) a été remplacée par le Haut Conseil de l'évaluation de la recherche et de l'enseignement supérieur (HCERES) depuis 2013.

a accordée au cours de son histoire à des articles de préhistoire et d'anthropologie biologique. Fondée en 1961 par Claude Lévi-Strauss, Émile Benveniste et Pierre Gourou, la revue était au départ pluridisciplinaire, réunissant dans ses numéros non seulement des contributions d'ethnologues, de géographes et de linguistes, mais aussi de paléontologues et d'archéologues. Cependant, les spécialistes de ces deux dernières disciplines ne collaborèrent à la revue que de manière très marginale⁹. Par comparaison, entre 1960 et 1989, la préhistoire et l'anthropologie biologique comptaient pour environ un tiers des articles publiés dans le *Journal of the Royal Anthropological Institute of Great Britain and Ireland (JRAI incorporating Man)*, pour 54 % de ceux parus dans *Current Anthropology* et pour 18 % de ceux d'*American Anthropologist* [Tableau 2]. Si depuis 1995, à la suite d'un changement de politique éditoriale, le *Journal of the Royal Anthropological Institute* ne publie plus d'articles de préhistoire ni d'anthropologie biologique, en revanche, ces deux disciplines restent représentées dans *Current Anthropology* et *American Anthropologist* dans des proportions analogues à celles des trois décennies précédentes observées. En France, seule la revue *Techniques & Culture* publie de façon significative (19 %) des articles d'archéologues-préhistoriens, et même de primatologues¹⁰, aux côtés de contributions d'ethnologues, d'historiens et de spécialistes des techniques. Fondée en 1983 par Robert Cresswell, qui avait été l'élève de Leroi-Gourhan et son proche collaborateur au sein du CFRE, *Techniques & Culture* continue avec constance à traiter de la question des rapports entre processus techniques et formes socioculturelles dans un cadre résolument pluridisciplinaire, même si, depuis 2007, elle n'est plus couplée à l'équipe du CNRS qui portait le même nom et avait vu le jour en 1976.

Les divergences thématiques et conceptuelles

Les raisons intellectuelles de l'éloignement progressif de l'ethnologie, de l'anthropologie biologique et de la préhistoire sont multiples, et si le diagnostic est facile à établir, en revanche, parvenir à contrecarrer le mouvement paraît plus délicat.

9. L'examen de la répartition par discipline des articles parus dans *L'Homme* au cours des trois décennies allant de 1961 à 1989, incluant la rubrique « Notes et commentaires », révèle que 90 % de ces articles étaient d'ethnologie, 6 % de linguistique et 2,5 % de géographie humaine, pour seulement 1,5 % de contributions de paléontologues et d'archéologues.

10. En 1992 notamment, cette revue a produit un numéro double consacré aux objets et techniques préhistoriques (*Techniques & Culture*, 1991, 17-18 : *Préhistoire et ethnologie, le geste retrouvé*). Trois ans plus tard, en 1995, elle publiait un autre numéro double, dédié cette fois aux gestes et techniques des primates (*Techniques & Culture*, 1994, 23-24 : *Cultures de bêtes... outils qui pensent?*).

Revues	L'HOMME				JRAI (incorporating MAN)			
	1961-1969	1970-1979	1980-1989	TOTAL	1960-1969	1970-1979	1980-1989	TOTAL
Anthropologie biologique	3	2	2	7 (1 %)	59	58	19	136 (13 %)
Préhistoire & Archéologie	1	-	-	1 (0,2 %)	129	65	21	215 (20,7 %)
Ethnologie, Linguistique Géographie*	188	222	259	669 (98,8 %)	189	226	274	689 (66,3 %)
TOTAL	192	224	261	677 (100 %)	377	349	314	1040 (100 %)
Revues	CURRENT ANTHROPOLOGY				AMERICAN ANTHROPOLOGIST			
	1961-1969	1970-1979	1980-1989	TOTAL	1960-1969	1970-1979	1980-1989	TOTAL
Anthropologie biologique	45	67	66	178 (26,2 %)	36	40	55	131 (6,9 %)
Préhistoire & Archéologie	61	65	61	187 (27,6 %)	53	45	52	150 (11,3 %)
Ethnologie, Linguistique*	87	136	90	313 (46,2 %)	439	395	212	1046 (78,8 %)
TOTAL	193	268	217	678 (100 %)	528	480	319	1327 (100 %)

*Ces disciplines ont été regroupées pour ne pas compliquer à l'excès la présentation des données

Tableau 2 – Répartition par discipline des articles parus dans quatre des principales revues d'anthropologie entre 1960 et 1989

La première de ces raisons tient au fait que le concept d'*évolution* est devenu sinon tabou, du moins chargé de connotations négatives parmi les ethnologues français à partir des années 1950, alors qu'il est resté au cœur du projet scientifique de l'anthropologie biologique et de la préhistoire. Il faut dire que, de part et d'autre, l'intention associée au concept n'est pas du tout la même. Les anthropologues biologistes et les préhistoriens utilisent le terme « évolution » pour rendre compte des changements bioculturels que l'homme a vécus et provoqués au cours de son histoire, et qui touchent tout aussi bien sa structuration génétique, son anatomie, sa physiologie, ses formes d'organisation, son adaptation techno-économique aux conditions posées par l'environnement et les modifications de cet environnement par

la construction continue d'une niche proprement humaine. Les ethnologues, quant à eux, associent volontiers ce concept à la hiérarchie des peuples et au mode de pensée racialisé, tels qu'ils avaient cours à l'époque coloniale. Le profond traumatisme qu'avaient engendré en Europe les crimes commis au nom de la hiérarchie des « races », dans le cadre de la colonisation et lors de la Seconde Guerre mondiale, a contribué au discrédit du concept d'évolution dans son acception unilinéaire, où la force des nations, des ethnies et des groupes sociaux est pensée comme étant l'expression directe de la sélection naturelle. Pour les mêmes raisons historiques, en anthropologie biologique, un *aggiornamento* théorique profond s'est produit dans le monde académique occidental au cours des années 1950-1975, avec l'expulsion de l'eugénisme ainsi que de la pensée typologique et racialisée des théories évolutives (Bocquet-Appel 1989, 1996a). En France même, au début des années 1980, une crise scientifique éclate au sein de la Société d'anthropologie de Paris, aboutissant à l'incorporation de la biologie et de la génétique des populations et à l'abandon de concepts désuets (Bocquet-Appel 1996b).

Il faut aussi invoquer l'influence qu'a exercée le structuralisme sur l'ethnologie française des années 1960-1980. Tout en étant ouvert à la comparaison entre les humains et les autres espèces d'hominidés, Claude Lévi-Strauss a développé tout son projet anthropologique en direction des structures sociales, des actes de langage et des élaborations symboliques qui particularisent l'humanité dans le règne animal. Ce qui a incité la plupart des structuralistes à construire leurs objets d'étude sur la base du prédicat dualiste nature/culture. Si l'école durkheimienne restait attachée à une grille de lecture évolutionniste des sociétés humaines en s'employant à dégager des lois sociales de portée universelle à partir de l'étude de sociétés qu'elle qualifiait de « primitives » ou d'« archaïques », après la Seconde Guerre mondiale, les ethnologues français vont donc massivement rompre avec cet appareillage conceptuel et cette démarche, y compris les auteurs marxistes qui discuteront sur un mode critique la théorie des cinq stades d'Engels. Seuls quelques chercheurs français continueront à raisonner en termes de stades d'évolution et questionneront les modalités de passage de l'un à l'autre, à l'image d'Alain Testart (2012), ou bien s'intéresseront, dans une démarche résolument pluridisciplinaire, à l'hominisation et aux processus de formation des complexes technoculturels humains. On pense ici au programme d'anthropologie générale et évolutionnaire que conduit Frédéric Joulían à l'EHESS depuis 1997. Or, il apparaît très significativement que leurs travaux trouvent surtout un écho chez les préhistoriens et les anthropologues biologistes. Sur cet aspect, la comparaison avec les États-Unis est là encore édifiante. Franz Boas, le fondateur de l'anthropologie culturelle américaine, définissait l'anthropologie comme « en partie une branche de

la biologie, en partie une branche des sciences mentales», ces dernières incluant notamment l'étude du langage, de la religion et de l'organisation sociale (1904 : 513). Boas s'opposait vigoureusement à l'évolutionnisme dans sa version unilinéaire, et son relativisme culturel peut être compris comme un contre-feu au racialisme qui dominait les sciences sociales américaines à son époque (Rabinow 2011 : 15 ; Joseph 2017). Cependant, soucieux de mener de front approches « mentale » et « physique », Boas faisait tout autant œuvre d'ethnologue que d'anthropologue biologiste des Eskimos (Inuit) ou des immigrants new-yorkais contemporains (1911). En réponse aux théories plaçant l'hérédité biologique au cœur de l'identité des peuples, il démontrait la non-coïncidence du type physique et de la langue et aussi, à travers l'exemple des migrations, l'influence cruciale de l'environnement social et géographique sur les caractères somatiques. Par ses travaux d'anthropométrie, il restait attaché à l'étude de la variation biologique des humains, lui qui considérait « le problème général de l'évolution de l'humanité » comme « le but ultime de l'anthropologie au sens le plus large du terme » (Boas 1904 : 523). Depuis les années 1950-1960, les théories d'évolution sociale ont connu de fortes résurgences dans le monde anglo-saxon. Ce mouvement fut amorcé par la théorie multilinéaire de Julian Steward (1955) et par celle des quanta d'énergie de Leslie White (1959), auxquelles il faut ajouter le symposium sur les populations de chasseurs-collecteurs organisé, en 1966, par Richard Lee et Irven DeVore (1968). Depuis lors, des ethnologues et des préhistoriens américains continuent à produire en étroite collaboration des essais sur l'évolution des sociétés humaines, à l'instar de celui d'Allen W. Johnson & Timothy K. Earle, *The Evolution of Human Societies. From Foraging Group to Agrarian State* (2000 [1987]), alors que des associations du même ordre n'existent pas en France.

La deuxième raison au fait que les liens entre nos trois disciplines se soient distendus tient au rétrécissement de certaines passerelles thématiques communes. L'étude de la culture matérielle et des techniques (intégrant celles de domestication), qui était, sous l'impulsion d'André Leroi-Gourhan, d'Hélène Balfet et de Robert Cresswell, au cœur de la formation proposée par le CFRE, s'est trouvée cantonnée aux marges de l'anthropologie sociale à partir des années 1970, malgré les travaux d'un noyau actif de chercheurs, membres ou partenaires de l'équipe « Techniques et culture » du CNRS¹¹. Or, il s'agissait de l'un des principaux champs de recherches transversales entre l'ethnologie, l'archéologie et la préhistoire. Une troisième explication possible à ce relâchement des liens entre les trois disciplines réside dans la

11. Parmi ces chercheurs, mentionnons entre autres : Lucien Bernot, Marie-Noëlle Chamoux, Jean-Pierre Digard, Alette Geistdoerfer, Georges Guille-Escuret, Jean-Luc Jamard, Pierre Lemonnier, Bruno Martinelli, Christian Pelras, ou encore François Sigaut.

réduction du nombre d'études consacrées aux sociétés de chasseurs-cueilleurs en anthropologie sociale, du fait du recul de ce système socio-économique dans le monde actuel, mais aussi du fait de l'engouement plus prononcé pour des objets d'études supposés être davantage ancrés dans la modernité. En France, avec ce déclin d'intérêt pour les chasseurs-cueilleurs disparaissent des problématiques telles que l'émergence du politique, du don, de la prohibition de l'inceste ou de la construction de réseaux sociaux, en utilisant comme base de comparaison l'observation des primates et des grands singes. Or, ces sociétés de chasseurs-cueilleurs contemporaines sont considérées par les anthropologues biologistes et les préhistoriens comme étant celles dont les systèmes d'activités se rapprochent le plus de ceux des premiers hommes. Il se perd, là encore, une interface possible entre les trois disciplines.

Enfin, un dernier motif de rupture découle des transformations propres à l'anthropologie sociale-ethnologie depuis les années 1990, marquées par un reflux des ambitions théoriques. Il semble en effet qu'il y ait une difficulté en anthropologie sociale à relier les structurations sociales contemporaines avec la problématique majeure de l'évolution. La compréhension des sociétés appréhendées dans leurs différentes dimensions correspond de moins en moins aux visées intermédiaires de l'ethnologie. Un grand nombre des recherches qui se revendiquent aujourd'hui de ce champ disciplinaire portent sur des institutions, des phénomènes et des mouvements sociaux ou artistiques qui se construisent dans l'inter- ou la transculturalité. De sorte que les facteurs culturels impliqués sont moins souvent analysés en termes purement anthropologiques que sociologiques. Dans cette configuration et selon l'orientation du chercheur, l'ethnologie tend à se dissoudre dans la sociologie, la géographie humaine, l'histoire de l'art ou la science politique. Le corollaire direct en est un brouillage des frontières du champ disciplinaire, auquel le Conseil national des universités est confronté dans l'évaluation des dossiers, et qui explique le fait, qu'entre 2011 et 2015, le taux de rejet des candidats demandant une qualification en ethnologie auprès de cette instance ait été de six sur dix, contre moins de un sur deux pour les candidats en préhistoire-anthropologie biologique [Tableau 3].

Ce brouillage des frontières exprime une crise épistémologique profonde de l'anthropologie sociale-ethnologie, à laquelle, de leur côté, l'anthropologie biologique et la préhistoire ne sont pas confrontées. On pourrait expliquer cette divergence de deux façons. Premièrement, dans ces deux dernières communautés, l'habitus scientifique repose sur le travail d'équipe, c'est-à-dire sur la reconstitution à petite échelle de la communauté scientifique, réduisant ainsi les risques de déviation individuelle en dehors du champ disciplinaire – même si, en contrepartie, les risques d'enfermement disciplinaire s'en trouvent accrus d'autant. Les usages sont différents en

anthropologie sociale-ethnologie, où tout repose sur l'intériorisation des critères de reconnaissance scientifique de la part de chercheurs agissant le plus souvent en solo. Deuxièmement, compte tenu de la petite taille de la communauté scientifique en anthropologie biologique et en préhistoire, ces deux disciplines sont sensiblement plus tournées – surtout la première – vers les revues scientifiques internationales, notamment anglo-saxonnes, pour diffuser leurs travaux. Une partie des spécialistes de ces deux communautés inscrit donc les résultats de leurs recherches dans une perspective internationale, où les éventuels dogmes nationaux s'exposent à la critique mondiale, où les risques d'effets de bord institutionnels sont pratiquement inexistantes. Or, c'est bien moins le cas en ethnologie, car les chercheurs disposent d'un très large éventail de revues hexagonales¹² pour publier et diffuser les résultats de leurs travaux.

	2010-2011	2011-2012	2012-2013	2013-2014	2014-2015	Moyenne
Anthropologie Ethnologie	68%	66,5%	55,3%	54,3%	61,7%	61,2%
Anthropologie biologique Préhistoire	44,3%	40%	52,2%	52,3%	52,5%	48,2%

* En 2015, le nombre de demandes de qualification était de 214 en ethnologie, 16 en anthropologie biologique et 45 en préhistoire. Ces statistiques ont été élaborées à partir des synthèses aimablement fournies par Sylvie Beyries, Alain Bertho et Ghislaine Gallenga, membres du bureau de la section 20.

Tableau 3 – Proportion de non-qualifiés par discipline lors des cinq dernières sessions de la section 20 du CNU (2011-2015)*

Quelques pistes pour renouer les liens

Pour autant, malgré ce constat de fractures interdisciplinaires, il semble que l'anthropologie sociale ait connu ces dernières années un renouvellement théorique qui donne à penser que la communication et la collaboration entre les trois disciplines anthropologiques principales demeurent possibles et pourront donner lieu, à l'avenir, à des développements féconds. Le fossé qui a éloigné l'anthropologie sociale de l'anthropologie biologique et de

12. Bien que dotées d'un comité de lecture, la plupart de ces revues n'étaient pas référencées ni classées pour la vague D (2010-2013) par l'Agence d'évaluation de la recherche et de l'enseignement supérieur (AERES), laquelle est consultable sur le site: aeres-evaluation.fr/publications/methodologie-de-l-evaluation/Listes-de-revues-SHS-de-l-AERES.

la préhistoire doit beaucoup, nous l'avons vu, à l'intériorisation d'une frontière ontologique infranchissable entre phénomènes culturels et naturels. Aux sciences naturelles reviendrait l'étude des faits physiques qui nous rapprochent des autres espèces, aux sciences sociales l'analyse de ce qui confère à l'humain son exceptionnalité, sa culture. Dès sa conférence de 1972, « Structuralisme et écologie », alors que la logique institutionnelle pousse irrésistiblement à la séparation des disciplines, Lévi-Strauss reconnaît déjà les limites de ce paradigme dualiste, auquel on l'associe pourtant généralement, et affirme qu'« une étroite collaboration entre les sciences humaines et les sciences naturelles permettra seule de récuser un dualisme métaphysique périmé » (1983 : 164). Depuis, le paradigme nature/culture a été vigoureusement remis en cause sur le plan théorique (Latour 1991), et certains ethnologues ont joué un rôle majeur dans cette critique (Strathern 1980 ; Ingold 2000 ; Descola 2005 ; Viveiros de Castro 2009). Or, récuser le dualisme nature/culture ne peut être qu'une première étape, la suivante étant de concevoir de nouvelles méthodes et de nouveaux modèles explicatifs articulant le biologique et le social. Comme l'affirme Roy Ellen : « Every social anthropologist who asserts that there is no need to take heed of biological explanation is re-asserting the nature-culture opposition, even if the terms are not used » (1996 : 18).

Certains champs et objets d'étude auxquels s'est récemment ouverte l'anthropologie témoignent d'une volonté d'entreprendre des recherches dégagées du dualisme nature/culture en explorant de nouvelles approches hybrides. Comme par exemple celles qui comparent les comportements des humains et d'autres espèces d'hominidés dans une perspective évolutionniste. Mentionnons, dans ce registre, les travaux sur les fondements de la socialité humaine (Enfield & Levinson 2006), ainsi que l'analyse phylogénétique du comportement chez les primates humains et non humains en matière de coalitions meurtrières (Kelly 2005), de coopération (Tomasello 2009) ou de parenté (Chapais 2008). D'autres anthropologues se sont également penchés sur les phénomènes de cognition en lien avec les neurosciences, que ce soit sous l'angle de l'épidémiologie des représentations mentales (Sperber 1996 ; Boyer 1997 ; Délégé 2009), de l'anthropologie cognitive de l'art, ou de la mémoire et de l'imaginaire (Gell 1998 ; Severi 2007 ; Godelier 2015). D'autres encore explorent les faits de cognition humains relevant de la communication verbale ou non verbale, en opérant d'intéressants rapprochements avec la gestualité et la ritualité animalière (Schaeffer 2010 ; Enfield 2009 ; Enfield, Majid & Van Staden 2006). De leur côté, l'ethno-écologie et l'ethnobiologie trouvent elles aussi un nouvel élan, comme le dénotent la publication, en 2008, du numéro thématique *Diversité culturelle et biodiversité* de la *Revue internationale des sciences sociales* (Roué, ed. 2008)

et le lancement, en 2012, de la *Revue d'ethnoécologie*, succédant au *JATBA (Journal d'agriculture traditionnelle et de botanique appliquée)* qui avait cessé de paraître en 2000. À l'instar d'Élise Demeulenaere (2012) et de son étude des mouvements de réappropriation paysanne des semences en lien avec la politique de gouvernance des ressources génétiques cultivées mise en place par les États, une jeune génération de chercheurs travaille sur les thèmes connexes du développement durable, de la défense de la biodiversité et de la préservation des savoirs botaniques ou zoologiques vernaculaires. D'autres examinent le rôle des pathogènes dans l'histoire des sociétés (Benezra, DeStefano & Gordon 2012), ou encore l'impact des nouvelles technologies biomédicales sur les logiques de procréation, la construction des identités de genre et les rapports de parenté (Hérault, ed. 2014; Porqueres i Gené 2015). Mentionnons également l'apparition d'approches méthodologiques telles que l'étho-ethnographie et l'ethnographie multi-espèces (Lestel, Brunois & Gaunet 2006; Kirksey & Helmreich 2010). Sur le plan théorique, de nouveaux modèles sont proposés pour penser de façon non déterministe l'interaction entre l'histoire naturelle et la diversité socioculturelle des humains à partir des notions de « coévolution culture-gène » (Lumsden & Wilson 1981), de « construction de niche écologique culturelle » (Boyd, Richerson & Henrich 2011; Richerson & Boyd 2005) ou de « devenirs biosociaux » (Ingold & Palsson 2013). La technologie établit désormais des ponts entre compétences humaines et compétences animales (Joulian 2000; Leblan 2017), mais aussi entre techniques et processus biologiques¹³.

La domestication des plantes et des animaux est également un domaine transversal qui connaît un profond renouveau grâce aux alliances entre archéozoologie, paléobotanique, génétique, biogéochimie, éthologie et anthropologie sociale¹⁴. Dans ce champ de recherche, les interconnexions entre processus biologiques et culturels sont particulièrement étroites et visibles. Pour les humains, la domestication des animaux a accompagné l'émergence de formes d'organisation sociale inédites, de nouvelles cosmologies, tout comme elle a entraîné l'apparition de nouveaux pathogènes infectieux présents dans le bétail, telle la rougeole qui a impacté la génétique des populations humaines, ou, réciproquement, présents chez l'homme, telle la tuberculose, qui semble avoir contaminé les bovidés au cours de leur

13. Cf. le colloque « Des êtres vivants et des artefacts : l'imbrication des processus vitaux et des processus techniques », au musée du quai Branly en avril 2014, organisé par Perig Pitrou, Ludovic Coupaye et Laura Rival.

14. Comme l'a illustré le colloque « Domestication et communautés hybrides », associant le Muséum national d'histoire naturelle et le musée du quai Branly, et qui fut organisé, en 2016, par Charlotte Marchina, Charles Stépanoff et Jean-Denis Vigne.

domestication proche-orientale (Wirth *et al.* 2008). Pour les animaux, la vie au contact des humains a eu pour effets des changements phénotypiques notoires, mais aussi l'acquisition de nouvelles compétences dans les domaines de la communication et de la cognition sociale (Vigne 2011 ; Zeder 2015 ; Hare *et al.* 2002). Les recherches récentes donnent donc une confirmation frappante de la maxime que formulait André Leroi-Gourhan, précisément à propos des études sur la domestication : « En ethnologie comme dans la plupart des sciences, le progrès des idées vient du dehors, chaque fois qu'un courant issu de disciplines étrangères taille une brèche sur l'horizon scientifique » (1986 [1949] : 13). Ainsi, dans ces nouveaux champs de la recherche, sciences sociales et sciences de la nature ne sont plus opposées, mais s'enrichissent mutuellement.

Par ailleurs, on constate depuis peu un regain d'intérêt pour l'étude des sociétés de chasseurs-collecteurs : par exemple, la *Eleventh Conference on Hunting and Gathering Societies*, qui s'est tenue dernièrement à Vienne (septembre 2015), fut un témoignage du dynamisme actuel de ce domaine, qui ne se limite plus aux approches économiques de type « optimal foraging theory ». Les renouvellements déclenchés par le « tournant ontologique » ont désormais placé l'animisme des sociétés de chasseurs-collecteurs d'Amazonie, d'Alaska ou de Sibérie au centre des débats théoriques concernant les rapports entre humain et non-humains, ainsi que le rôle de l'homme dans son environnement (Viveiros de Castro 1998 ; Willerslev 2007 ; Martin 2016)¹⁵.

Tim Ingold a souligné l'absurdité d'une anthropologie divisée en deux moitiés qui s'ignorent, au point que l'anthropologie sociale coopère plus avec l'histoire et les études littéraires qu'avec sa sœur l'anthropologie biologique (2000 : 2). Or, comment croire sérieusement que l'étude de l'homme au XXI^e siècle puisse reposer sur une sorte de dichotomie mystique opposant le socioculturel et le biophysique, héritage direct du dualisme de l'âme et du corps ? Les courants cités ci-dessus ont en commun de ne plus traiter les phénomènes culturels humains comme étant une exception dans l'univers, ce qui pose la question du rapport de l'homme avec les autres espèces et donc de sa place dans l'évolution. Le cadre conceptuel de l'évolution, débarrassé de ses soubassements téléologiques et déterministes, constitue en effet le paradigme fondamental de certains courants anthropologiques, telles l'anthropologie cognitive (Sperber 1996 ; Bloch 2006 ; Morin 2011) ou les études sur la coopération (Enfield & Levinson 2006 ; Candau 2012) et sur la morale¹⁶. La référence à l'évolution et aux outils conceptuels qui

15. Comme l'a également illustré le colloque « Métaphysiques comparées : la philosophie à l'épreuve de l'anthropologie », organisé par Pierre Charbonnier, Gildas Salmon et Peter Skafish, à Cerisy en 2013.

16. Cf. le colloque « Morale et cognition : l'épreuve du terrain », organisé par Monica Heintz, à Cerisy en 2013.

l'accompagnent (mutation, sélection, dérive, construction de niche) est le substrat commun qui rend possibles les échanges avec d'autres disciplines, comme l'anthropologie biologique et la préhistoire, mais aussi avec la psychologie évolutionnaire, la psycholinguistique, l'éthologie ou l'écologie. Les théories évolutionnaires ont pu rebuter des chercheurs en sciences sociales pour qui les humains, par la complexité sans équivalent de leur production sociale, seraient en quelque sorte hors du champ du biologique. Pour leurs opposants, une telle conception s'apparente au créationnisme, où les humains sont de nature divine et non pas terrestre. D'autres encore rejettent le caractère déterministe et réductionniste des théories évolutionnaires et leur formulation souvent en termes mathématiques. Récemment cependant, les tenants du paradigme de la construction de niche, qui proposent des modèles dynamiques non linéaires complexifiant le modèle dit « néodarwinien » classique, obligent à re-questionner la conception déterministe de l'évolution. Ils montrent en effet que les organismes ne s'adaptent pas seulement à la pression sélective de leur environnement, mais transforment aussi leur milieu en construisant des niches éco-culturelles qui s'opposent à la pression sélective environnementale, de sorte qu'ils codirigent leur propre évolution.

Cela ouvre la voie à de riches dialogues entre les disciplines. La théorie de la construction de niche, née en biologie évolutive, est appliquée en archéologie (Laland & O'Brien 2010), avec des hypothèses importantes pour la compréhension de l'avènement de la domestication et des économies de production (Zeder 2015 ; Smith 2007), en paléanthropologie (Fuentes, Wyczalkowski & MacKinnon 2010) et commence à être débattue en anthropologie sociale (Bloch 2016 ; Palmer, Coe & Steadman 2016). Dans d'autres courants théoriques, même lorsqu'elle figure comme un modèle à amender, voire à combattre, l'évolution darwinienne a sa place au cœur du débat (Ingold 2000).

Enfin, sont désormais possibles des études d'anthropologie sociale ancrées dans le contemporain, qui peuvent être reliées à une perspective évolutive sous-jacente (l'optimisation de la valeur reproductive des individus agents : le plus grand nombre d'enfants survivants atteignant l'âge de la reproduction, sur lequel donne prise l'évolution biologique par la survie différentielle des enfants), telle que le festoiment (moderne, avec le don et le contre-don), ou tout autre sujet montrant une régularité systémique reliée à la valeur reproductive des individus agents (le football et les sports, Wall Street, les élites diverses, etc.). De telles études, outre celles pointées précédemment, pourraient renouer ce lien avec les deux autres disciplines, indépendamment de la chronologie.



Au terme de cet état des lieux, que peut-on conclure ? Tout d'abord, s'il y a aujourd'hui en France une perte de lisibilité du lien qui unit l'anthropologie sociale-ethnologie, l'anthropologie biologique et la préhistoire, c'est en grande partie en raison de la crise épistémologique que traverse l'une de ces trois disciplines, à savoir l'anthropologie sociale, où l'on assiste à la fin d'un cycle d'influence théorique. La référence implicite à l'évolution bioculturelle des hommes a disparu, au profit d'un comparatisme culturel flottant.

Plutôt que de minorer l'intérêt des études « trop classiques » dans ce champ disciplinaire, mieux vaudrait au contraire les encourager. Les concepts et méthodes de l'ethnologie restent très pertinents pour l'analyse des sociétés contemporaines et l'enjeu actuel pour la discipline, et pour ceux qui l'incarnent, est justement d'en convaincre les jeunes générations. La revitalisation d'une discipline de recherche fondamentale, comme devrait l'être une anthropologie générale, ne peut pas se faire uniquement par la quête de nouveaux objets : il y a beaucoup à attendre d'approches renouvelées prenant en compte les avancées techniques de disciplines voisines sur des sujets essentiels, comme la parenté, les techniques du corps, la communication, la coopération, les religions, l'imaginaire, l'alimentation ou encore la domestication.

La légitime spécialisation croissante de chacune de nos disciplines ne devrait pas faire perdre de vue l'ambition anthropologique commune qui nous réunit et qui guidait aussi bien André Leroi-Gourhan que Claude Lévi-Strauss, par-delà la diversité de leurs approches :

« Quel que soit le désir d'autonomie qui puisse animer le spécialiste, la valeur des vues générales qui sont la raison de toute recherche sur l'homme reste en fonction directe de l'interdépendance des disciplines. Ce point de vue, qu'on tend parfois à oublier en confondant l'amélioration scientifique de la recherche avec l'évolution vers le travail parcellaire, n'était pas seulement le point de vue des "précurseurs", c'était celui de la maturité de Marcel Mauss, c'est celui auquel conduit toute réflexion poussée jusqu'en ses dernières conséquences » (Leroi-Gourhan 1952 : 511).

Réintégrer la référence à l'évolution biologique, technique, mentale et sociale des humains renforcerait la cohérence épistémologique de l'association anthropologie biologique – ethnologie – préhistoire. Un enseignement universitaire d'anthropologie générale, intégrant les trois disciplines dans tous les lieux où les unes et les autres existent déjà, devrait être promu, même si certaines le seraient sur le mode mineur. Dans cet esprit, la proposition de re-nomination de la section 20 du Cnu, votée à l'unanimité lors de la session des 17 et 18 septembre 2015, avec pour titre « Anthropologie

générale : anthropologie biologique, ethnologie et préhistoire »¹⁷, est destinée à réaffirmer l'apparement phylétique de ces trois disciplines autour d'un projet commun : celui d'« une anthropologie, c'est-à-dire un système d'interprétation rendant simultanément compte des aspects physique, physiologique, psychique et sociologique de toutes les conduites » (Lévi-Strauss 1950 : 25).

*Centre national de la recherche scientifique
Laboratoire méditerranéen de préhistoire Europe-Afrique (UMR 7269), Aix-en-Provence
jean-pierre.bocquet-appel@mnhn.fr*

*Université Paris-Nanterre
Institut de recherches asiatiques (UMR 7306), Marseille
bformoso@u-parisnanterre.fr*

*École pratique des hautes études
Laboratoire d'anthropologie sociale (UMR 7130), PSL, Paris
charles.stepanoff@ephe.sorbonne.fr*

MOTS CLÉS/KEYWORDS: anthropologie sociale/*social anthropology* – anthropologie biologique/*biological anthropology* – préhistoire/*prehistory* – évolution (théorie)/*evolution (theory)* – opposition nature/culture/*nature/culture divide* – humains/non-humains/*humans/non humans* – formation universitaire/*university education* – évaluation de la recherche scientifique/*evaluation of scientific research*.

17. Cf. : <http://www.cpcnu.fr/web/section-20/rapport-d-activites-et-documents>.

- Andler, Daniel
2009 « Naturalism and the Scientific Status of the Social Sciences », in Mauricio Suárez, Mauro Dorato & Miklós Rédei, eds, *EPSA Epistemology and Methodology of Science. Launch of the European Philosophy of Science Association*, 1. Dordrecht, Springer: 1-12.
- Audouze, Françoise
2003 « La préhistoire et le CNRS », *La Revue pour l'histoire du CNRS* 8 [histoire-cnrs.revues.org/551#quotation].
- Benezra, Amber, Joseph DeStefano & Jeffrey I. Gordon
2012 « Anthropology of Microbes », *Proceedings of the National Academy of Sciences* 109 (17): 6378-6381.
- Bloch, Maurice
2006 *L'Anthropologie cognitive à l'épreuve du terrain. L'exemple de la théorie de l'esprit*. Paris, Collège de France-Fayard (« Leçons inaugurales du Collège de France » 184).
2016 « Imagination from the Outside and from the Inside », *Current Anthropology* 57 (suppl. 13) : 80-87.
- Boas, Franz
1904 « The History of Anthropology », *Science* 20: 513-524.
1911 *Changes in Bodily Form of Descendants of Immigrants*. New York, Columbia University Press.
- Bocquet-Appel, Jean-Pierre
1989 « L'anthropologie physique en France et ses origines institutionnelles », *Gradhiva* 6: 23-34.
1996a « Interview de Henri-Victor Vallois (le 15 février 1981) », *Bulletins et Mémoires de la Société d'anthropologie de Paris* 8 (1-2): 81-103.
1996b « Interview de Gustave Malécot (mai 1993, avril 1994) », *Bulletins et Mémoires de la Société d'anthropologie de Paris* 8 (1-2): 105-114.
- Boyd, Robert, Peter J. Richerson & Joseph Henrich
2011 « The Cultural Niche: Why Social Learning Is Essential for Human Adaptation », *Proceedings of the National Academy of Sciences* 108 (2): 10918-10925.
- Boyer, Pascal
1997 *La Religion comme phénomène naturel*. Trad. de l'anglais par Christian Cler. Paris, Bayard.
- Candau, Joël
2012 « Pourquoi coopérer », *Terrain* 58: 4-25.
- Chapais, Bernard
2008 *Primeval Kinship. How Pair-Bonding Gave Birth to Human Society*. Cambridge, Harvard University Press.
- Conklin, Alice L.
2015 *Exposer l'humanité. Race, ethnologie et empire en France (1850-1950)*. Trad. de l'anglais (États-Unis) par Agathe Larcher-Goscha; préf. de Tzvetan Todorov. Paris, Publ. scientifiques du Muséum national d'histoire naturelle (« Archives »).
- Copans, Jean & Jean Jamin, eds
1994 *Aux origines de l'anthropologie française. Les mémoires de la Société des observateurs de l'homme en l'an VIII*. Paris, Jean-Michel Place (« Les Cahiers de Gradhiva » 23).
- Déléage, Pierre
2009 *Le Chant de l'anaconda. L'apprentissage du chamanisme chez les Sharanahua (Amazonie occidentale)*. Nanterre, Société d'ethnologie (« Recherches américaines » 8).
- Demeulenaere, Élise
2012 « Reclaiming the Seeds, Becoming "Peasants": On-Farm Agrobiodiversity Conservation and the Making of Farmers' Collective Identity », *Rachel Carson Center Perspectives* 5: 59-66.

2017 « L'anthropologie au-delà de l'*anthropos*: un récit par les marges de la discipline », in Guillaume Blanc, Élise Demeulenaere & Wolf Feuerhahn, eds, *Humanités environnementales. Enquêtes et contre-enquêtes*. Paris, Publ. de la Sorbonne (« Homme et société ») : 43-73.

Descola, Philippe

2005 *Par-delà nature et culture*. Paris, Gallimard (« Bibliothèque des sciences humaines »).

Descola, Philippe & Pierre Charbonnier

2014 *La Composition des mondes. Entretiens avec Pierre Charbonnier*. Paris, Flammarion (« Champs. Essais »).

Dor, Daniel

2015 *The Instruction of Imagination. Language as a Social Communication Technology*. Oxford-New York, Oxford University Press.

Dreyfus-Gamelon, Simone & Françoise Zonabend

1972 « Formation à la recherche anthropologique », *Études rurales* 48 (1) : 148-154 [www.persee.fr/doc/rural_0014-2182_1972_num_48_1_1819].

Ellen, Roy

1996 « Introduction », in Roy Ellen & Katsuyoshi Fukui, eds, *Redefining Nature. Ecology, Culture and Domestication*. Oxford-Washington, Berg : 1-36.

Enfield, Nicholas J.

2009 *The Anatomy of Meaning. Speech, Gesture, and Composite Utterances*. Cambridge-New York, Cambridge University Press (« Language, Culture, and Cognition » 8).

Enfield, Nicholas J. & Stephen C. Levinson

2006 *Roots of Human Sociality. Culture, Cognition and Interaction*. New York, Berg.

Enfield, Nicholas J., Asifa Majid & Miriam Van Staden

2006 « Cross-Linguistic Categorisation of the Body: Introduction », *Language Sciences* 28 (2) : 137-147 [http://pubman.mpdl.mpg.de/pubman/item/escidoc:60071/component/escidoc:60072/Enfield_2006_Cross-linguistic.pdf].

Ferembach, Denise

1980 « Le Laboratoire d'anthropologie de l'École pratique des hautes études (Laboratoire Broca) », *Bulletins et Mémoires de la Société d'anthropologie de Paris* 7 (4) : 307-318 [www.persee.fr/doc/bmsap_0037-8984_1980_num_7_4_3797].

Fuentes, Agustín, Matthew A. Wyczalkowski & Katherine C. MacKinnon

2010 « Niche Construction through Cooperation : A Nonlinear Dynamics Contribution to Modeling Facets of the Evolutionary History in the Genus *Homo* », *Current Anthropology* 51 (3) : 435-444.

Gallay, Alain

2011 *Pour une ethnoarchéologie théorique. Mérites et limites de l'analogie ethnographique*. Paris, Errance (« Collection des Hespérides »).

Gell, Alfred

1998 *Art and Agency. An Anthropological Theory*. Oxford-New York, Clarendon Press.

Godelier, Maurice

2015 *L'Imaginé, l'imaginaire et le symbolique*. Paris, CNRS Éd.

Gutwirth, Jacques

2001 « La professionnalisation d'une discipline: le centre de formation aux recherches ethnologiques », *Gradhiva* 29 : 24-41.

Hare, Brian et al.

2002 « The Domestication of Social Cognition in Dogs », *Science* 298 (5598) : 1634-1636.

Hérault, Laurence, ed.

2014 *La Parenté transgenre*. Aix-en-Provence, Presses universitaires de Provence («Penser le genre»).

Ingold, Tim

2000 *The Perception of the Environment. Essays on Livelihood, Dwelling & Skill*. London-New York, Routledge.

Ingold, Tim & Gisli Palsson

2013 *Biosocial Becomings. Integrating Social and Biological Anthropology*. New York, Cambridge University Press.

Johnson, Allen W. & Timothy K. Earle

2000 [1987] *The Evolution of Human Societies. From Foraging Group to Agrarian State*. Stanford, Stanford University Press.

Jolly, Éric

2001 « Marcel Griaule, ethnologue : la construction d'une discipline (1925-1956) », *Journal des africanistes* 71 (1) : 149-190 [www.persee.fr/doc/jafr_0399-0346_2001_num_71_1_1256].

Joseph, Camille

2017 « Migrations, anthropométrie : introduction », in Franz Boas, *Anthropologie amérindienne*. Éd. par Isabelle Kalinowski et Camille Joseph. Paris, Flammarion (« Champs classiques ») : 117-135.

Joulian, Frédéric

2000 « Techniques du corps et traditions chimpanzières », *Terrain* 34 : 37-54 [<http://terrain.revues.org/951>].

2015 « André Leroi-Gourhan, Claude Lévi-Strauss, la question de l'unité de l'homme et de l'évolution », in Philippe Soulier, ed., *André Leroi-Gourhan, « l'homme tout simplement »*. Paris, De Boccard : 85-101.

Kelly, Raymond C.

2005 « The Evolution of Lethal Intergroup Violence », *Proceedings of the National Academy of Sciences of the United States of America* 102 (43) : 15294-15298 [www.pnas.org/content/102/43/15294.full.pdf].

Kirksey, S. Eben & Stefan Helmreich

2010 « The Emergence of Multispecies Ethnography », *Cultural Anthropology* 25 (4) : 545-576 [https://anthropology.mit.edu/sites/default/files/documents/helmreich_multispecies_ethnography.pdf].

Laland, Kevin N. & Michael J. O'Brien

2010 « Niche Construction Theory and Archaeology », *Journal of Archaeological Method and Theory* 17 (4) : 303-322.

Latour, Bruno

1991 *Nous n'avons jamais été modernes. Essai d'anthropologie symétrique*. Paris, La Découverte (« Armillaire »).

Leblan, Vincent

2017 *Aux frontières du singe. Relations entre hommes et chimpanzés au Kakandé, Guinée (XIX^e-XX^e siècle)*. Paris, Éd. de l'EHESS (« En Temps & lieux »).

Lee, Richard B. & Irven DeVore, eds

1968 *Man the Hunter*. Chicago, Aldine.

Leroi-Gourhan, André

1952 « Sur la position scientifique de l'ethnologie », *Revue philosophique de la France et de l'étranger* 142 : 506-518.

1986 [1949] « Note sur l'étude historique des animaux domestiques », *Production pastorale et société* 18 : 5-13.

Lestel, Dominique, Florence Brunois & Florence Gaunet

2006 « Ethno-Ethnology and Ethno-Ethology », *Social Science Information* 45 (2) : 155-177 [<http://journals.sagepub.com/doi/pdf/10.1177/0539018406063633>].

Lévi-Strauss, Claude

1950 « Introduction à l'œuvre de Marcel Mauss », in Marcel Mauss, *Sociologie et anthropologie*. Paris, Presses universitaires de France (« Bibliothèque de sociologie contemporaine ») : 1-52.

1983 *Le Regard éloigné*. Paris, Plon.

- Lumsden, Charles John & Edward Osborne Wilson
1981 *Genes, Mind, and Culture. The Coevolutionary Process*. Cambridge, Harvard University Press.
- McKinnon, Susan
2005 *Neo-Liberal Genetics. The Myths and Moral Tales of Evolutionary Psychology*. Chicago, Prickly Paradigm Press.
- Martin, Nastassja
2016 *Les Âmes sauvages. Face à l'Occident, la résistance d'un peuple d'Alaska*. Paris, La Découverte.
- Mauss, Marcel
1950 [1924] « Rapports réels et pratiques de la psychologie et de la sociologie », in *Sociologie et anthropologie*. Paris, Presses universitaires de France (« Bibliothèque de sociologie contemporaine ») : 281-310.
- Morin, Olivier
2011 *Comment les traditions naissent et meurent. La transmission culturelle*. Paris, Odile Jacob.
- Palmer, Craig T., Kathryn Coe & Lyle B. Steadman
2016 « Reconceptualizing the Human Social Niche: How It Came to Exist and How It Is Changing », *Current Anthropology* 57 (Suppl. 13) : 181-191.
- Porqueres i Gené, Enric
2015 *Individu, personne et parenté en Europe*. Paris, Éd. de la MSH (« Anthropologie » 54).
- Rabinow, Paul
2011 *The Accompaniment. Assembling the Contemporary*. Chicago, University of Chicago Press.
- Richerson, Peter J. & Robert Boyd
2005 *Not by Genes Alone. How Culture Transformed Human Evolution*. Chicago, University of Chicago Press.
- Roué, Marie, ed.
2008 *Revue internationale des sciences sociales, 187 : Diversité culturelle et biodiversité*. Toulouse, ÉRÈS.
- Sahlins, Marshall
1976 *The Use and Abuse of Biology. An Anthropological Critique of Sociobiology*. Ann Arbor, University of Michigan Press.
- Schaeffer, Jean-Marie
2010 *Théorie des signaux coûteux, esthétique et art*. Rimouski, Tangence.
- Severi, Carlo
2007 *Le Principe de la chimère. Une anthropologie de la mémoire*. Paris, Rue d'Ulm-Musée du quai Branly (« Æsthetica »).
- Smith, Bruce D.
2007 « Niche Construction and the Behavioral Context of Plant and Animal Domestication », *Evolutionary Anthropology* 16 (5) : 188-199 [<http://onlinelibrary.wiley.com/doi/10.1002/evan.20135/epdf>].
- Sperber, Dan
1996 *La Contagion des idées. Théorie naturaliste de la culture*. Paris, Odile Jacob.
- Steward, Julian H.
1955 *Theory of Culture Change. The Methodology of Multilinear Evolution*. Urbana, University of Illinois Press.
- Strathern, Marilyn
1980 « No Nature, No Culture: The Hagen Case », in Carol P. MacCormack & Marilyn Strathern, eds, *Nature, Culture, and Gender*. Cambridge-New York, Cambridge University Press : 174-222.
- Testart, Alain
2012 *Avant l'histoire. L'évolution des sociétés, de Lascaux à Carnac*. Paris, Gallimard (« Bibliothèque des sciences humaines »).
- Tomasello, Michael
2009 *Why We Cooperate*. Cambridge, MIT Press.

Vigne, Jean-Denis

2011 «The Origins of Animal Domestication and Husbandry: A Major Change in the History of Humanity and the Biosphere», *Comptes rendus Biologies* 334 (3): 171-181.

Viveiros de Castro, Eduardo

1998 «Cosmological Deixis and Amerindian Perspectivism», *Journal of the Royal Anthropological Institute* 4 (3): 469-488.

2009 *Métaphysiques cannibales. Lignes d'anthropologie post-structurale*. Trad. du portugais (Brésil) par Oïara Bonilla. Paris, Presses universitaires de France («MétaphysiqueS»).

Weber, Florence

2015 *Brève Histoire de l'anthropologie*. Paris, Flammarion («Champs. Essais»).

White, Leslie A.

1959 *The Evolution of Culture. The Development of Civilization to the Fall of Rome*. New York, McGraw-Hill.

Willerslev, Rane

2007 *Soul Hunters. Hunting, Animism, and Personhood Among the Siberian Yukaghirs*. Berkeley, University of California Press.

Wirth, Thierry et al.

2008 «Origin, Spread and Demography of the *Mycobacterium tuberculosis* Complex», *PLOS Pathogens* 4 (9) [<http://journals.plos.org/plospathogens/article?id=10.1371/journal.ppat.1000160>].

Wrangham, Richard W.

2009 *Catching Fire. How Cooking Made Us Human*. New York, Basic Books.

Zeder, Melinda A.

2015 «Core Questions in Domestication Research», *Proceedings of the National Academy of Sciences of the United States of America* 112 (11): 3191-3198 [www.pnas.org/content/112/11/3191.full.pdf].